Tout en toi demeure

On ne peut pas aimer le présent en ne regardant que le passé.



Laura Bellini

Tout en toi demeure

On ne peut pas aimer le présent en ne regardant que le passé.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384904763

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 5

Chapitre 1 - L’homme qui se souvenait de trop de choses 11

Chapitre 2 - Les conditions de la proximité 22

Chapitre 3 - La lumière qu’on ne peut pas prévoir 36

Chapitre 4 - Hors du cadre 48

Chapitre 5 - Le droit d'avancer à son propre rythme 63

Chapitre 6 - Le consentement à faire un pas de plus 74

Chapitre 7 - La femme qui ne se résumait pas à un souvenir 84

Chapitre 8 - Dans son univers 95

Chapitre 9 - Le prix d'une décision commune 107

Chapitre 10 - Ce n'est plus un hasard 122

Chapitre 11 - Entre intimité et quotidien 136

Chapitre 12 - L'image que je n'avais pas choisie 148

Chapitre 13 - Quand les projets ne tiennent plus dans le même espace 159

Chapitre 14 - Ce que nous n'avions pas dit 169

Chapitre 15 - Je ne suis pas ton souvenir 180

Chapitre 16 - Une place que l'on ne peut pas occuper à la place de quelqu'un 194

Chapitre 17 - Une vie qu'on ne peut pas remettre à plus tard 206

Chapitre 18 - Le premier geste sans promesse 217

Chapitre 19 - Nous ne recommençons pas, nous apprenons à faire autrement 227
Chapitre 20 - Tout ce qui demeure 240

INTRO

L’atelier sentait l’argile humide, le café et la poussière qui se déposait sur les étagères malgré le nettoyage quotidien. J’aimais cette odeur. Elle n’avait rien de séduisant au premier abord, ne rappelait ni un parfum ni un gâteau fraîchement sorti du four. C’était l’odeur des choses qui avaient traversé des mains humaines et qui avaient retrouvé leur place. Ce matin-là, j’avais particulièrement besoin de sentir qu’au moins une partie de mon monde dépendait encore de moi.

Sur la table reposait un carreau orné d’un fragment de motif Art nouveau. Une branche cobalt traversait le fond crème, mais une petite feuille manquait à son extrémité. La restaurer exigeait de la patience, pas du talent. On accordait parfois trop d’importance au talent. La patience, elle, permettait de distinguer sa propre ambition de ce dont un objet avait réellement besoin. Je travaillais sur ce carreau depuis trois jours et comptais le terminer avant vendredi. Ensuite, je devais envoyer mon dossier à la commission chargée d’attribuer les subventions destinées à l’ouverture d’un petit atelier pédagogique dans le local voisin. Je ne voulais plus passer toute ma vie à travailler uniquement derrière des portes closes. Je voulais apprendre aux gens à regarder les objets avant de les déclarer irrémédiablement abîmés.

Le dossier était prêt. Il ne me manquait que les photographies et le devis détaillé. Sur le rebord de la fenêtre se trouvait une chemise contenant les documents, à côté d’échantillons d’émaux et du mètre ruban que je transportais dans la poche de mon tablier depuis une semaine. Mon

programme avait des limites raisonnables : aucune nouvelle commande pendant deux mois, aucune promesse faite sous l'effet de l'enthousiasme de quelqu'un d'autre, et surtout, ne plus sauver les délais des autres au détriment des miens. J'avais quarante-huit ans et suffisamment d'expérience pour savoir que l'indépendance ne venait pas toute seule. Il fallait la protéger à travers de petites décisions quotidiennes.

Mon téléphone vibra sur l'étagère. Je regardai l'écran, m'attendant à voir un message de la propriétaire du local. À la place, le nom de Marta apparut. C'était la coordinatrice d'un projet dont nous avions discuté la semaine précédente. Je posai machinalement mon pinceau. Je ne savais pas encore qu'une seule conversation pouvait déplacer toutes les choses posées sur une table sans qu'aucune d'elles ne bouge.

— Elwira, tu as un moment ? demanda Marta lorsque je décrochai.

— Si c'est juste un moment, oui. Si tu as besoin d'une demi-journée, non.

Elle eut un petit rire. Elle me connaissait suffisamment pour ne pas prendre ma réponse pour de l'impolitesse.

— C'est à propos de l'album. La fondation a confirmé le financement. Ils veulent que nous commencions à travailler le mois prochain.

Je déplaçai la chemise pour faire de la place à ma tasse. L'album devait raconter l'histoire de personnes qui continuaient à exercer des métiers artisanaux dans de petits ateliers au bord de la Vistule. C'était une bonne idée, et même une idée nécessaire. J'avais accepté, dans un premier temps, d'en discuter parce que Marta m'avait promis qu'il ne s'agirait pas d'une énième publication remplie de

photographies de mains accompagnées de légendes nostalgiques sur les traditions en voie de disparition. Elle voulait montrer les artisans d'aujourd'hui, leurs choix, leurs erreurs, leurs factures, leur fatigue et leur fierté. J'avais également accepté parce que je n'arrivais pas à refuser complètement les projets susceptibles de changer les choses en mieux. C'était l'un de mes défauts les moins pratiques.

— Très bien, dis-je. Mais je te rappelle que je ne peux y consacrer que deux jours par semaine, au maximum.

— Je sais. Et c'est justement pour ça que je t'appelle maintenant, avant que tout aille plus loin. Nous avons trouvé un photographe.

Mes doigts s'immobilisèrent sur le bord de la chemise.

— Qui ?

Un bref silence s'installa à l'autre bout du fil. Rien de théâtral. Plutôt le silence de quelqu'un qui se demande s'il vaut mieux dire la vérité tout de suite ou préparer d'abord le terrain.

— Jacek Wilga.

Ce nom n'aurait dû être qu'une simple information concernant l'homme choisi pour travailler sur le projet. Au fil des années, j'avais appris à séparer les noms des souvenirs. Parfois, j'y parvenais. Cette fois, deux syllabes suffirent à faire revenir l'image d'une soirée d'été, trente ans plus tôt : une table couverte de tasses, une fenêtre ouverte, la lumière sur un mur et un jeune homme qui me regardait comme s'il connaissait déjà la réponse à une question que je n'avais pas encore posée.

Je ne bougeai pas. Dehors, un cycliste passa et fit retentir sa sonnette. Le son était parfaitement ordinaire, presque insolent.

— Tu le connais ? demanda Marta.

— Je l'ai connu.

— Est-ce que ça risque de poser problème ?

Je regardai le carreau. La branche cobalt s'arrêtait précisément là où manquait la petite feuille. Rien de dramatique. Le manque avait une forme bien définie et je savais comment le combler. Avec les êtres humains, c'était plus compliqué, surtout lorsqu'ils se souvenaient de quelqu'un à une époque où cette personne ne savait pas encore elle-même ce qu'elle voulait devenir.

— Je ne sais pas, répondis-je honnêtement. Quelles sont les conditions ?

Marta commença à énumérer les détails : le calendrier, les réunions, les séances de photographie dans les ateliers, les autorisations de publication, l'acompte versé aux participants. J'écoutais tout en prenant des notes au dos d'une copie du devis. L'argent de l'album ne m'était pas indispensable pour ouvrir mon nouvel atelier, mais il pouvait couvrir une partie de l'équipement. Plus important encore, la publication devait être distribuée dans les bibliothèques et les écoles d'art. Je voulais que quelqu'un voie dans l'artisanat autre chose qu'une nostalgie du passé, qu'il comprenne qu'il s'agissait aussi d'un travail exigeant des connaissances et des décisions à prendre chaque jour.

— Il y a encore une chose, ajouta Marta. Jacek connaît ton travail depuis longtemps. Il a dit qu'il tenait beaucoup à ce que tu participes à l'album.

Je ressentis de l'irritation avant même de parvenir à mettre un nom dessus. Ce n'était pas parce qu'il souhaitait me voir figurer dans le livre. Ce qui me déplaisait, c'était que son souhait soit présenté comme un argument, comme si le fait de m'avoir connue autrefois lui donnait le droit de décider de ce dont j'avais besoin aujourd'hui.

— Mon travail peut figurer dans l'album, dis-je. Mais c'est moi qui déciderai de ce que je raconterai à son sujet.

— Bien sûr. Personne ne cherche à t'imposer quoi que ce soit.

— Dans ce cas, ce serait bien de commencer par ce principe.

Marta m'assura qu'elle transmettrait le message à Jacek. Je ne lui demandai pas s'il savait déjà que j'avais accepté. Je ne voulais pas que cela ressemble à un accord pour le rencontrer. J'avais accepté d'envisager le projet, ce qui n'était pas du tout la même chose. Nous fixâmes une réunion d'organisation pour la semaine suivante, puis nous raccrochâmes.

Je restai immobile un instant, le téléphone à la main. Puis je le posai, écran contre la table, comme si ce geste pouvait faire taire non seulement l'appareil, mais aussi ma mémoire. Je n'éprouvais pas de regret. Ce mot aurait été beaucoup trop simple pour désigner quelque chose qui avait cessé depuis longtemps d'être une émotion unique. Il y avait une curiosité que je ne voulais pas m'avouer et une prudence teintée de colère. Il y avait aussi cette question : l'homme qui, autrefois, savait comprendre mes silences serait-il aujourd'hui capable d'entendre mes paroles ?

Je retournai au carreau. J'appliquai une fine couche de matière à l'endroit où manquait la feuille et lissai le bord à

l'aide d'une petite spatule. Je n'essayai pas de reconstituer la forme de mémoire. Je commençai par observer ce qui restait, examinai la direction de la fissure et seulement ensuite choisis la forme à lui donner. C'était ainsi que je travaillais : je ne prétendais pas que la détérioration n'avait jamais eu lieu, mais je ne lui permettais pas non plus de définir tout l'objet.

Sur le rebord de la fenêtre se trouvait le plan du nouvel atelier. Je le rapprochai, ajoutai le prix d'une lampe supplémentaire dans le devis et entourai la date limite d'envoi des documents. Mon projet n'avait pas disparu simplement parce qu'un nom appartenant au passé venait de réapparaître à proximité. Je voulais toujours ouvrir la porte du local voisin, installer les tables et montrer aux autres que réparer ne signifiait pas nécessairement revenir à la forme d'autrefois.

Et pourtant, lorsque je regardai de nouveau mon téléphone, je pensai à Jacek non plus comme au photographe choisi pour l'album, mais comme à l'homme qui allait me revoir après trente ans. Serait-il capable de rencontrer la femme que j'étais devenue, ou viendrait-il chercher l'image qu'il avait conservée dans ses souvenirs ?

Chapitre 1 - L’homme qui se souvenait de trop de choses

Jacek Wilga arriva dans mon atelier sept minutes avant l’heure de notre rendez-vous.

Je le savais parce que j’avais instinctivement regardé l’horloge en entendant la clochette au-dessus de la porte. Je n’avais même pas besoin de lever la tête pour reconnaître sa façon d’entrer. Autrefois, il avait l’habitude de s’arrêter sur le seuil, comme s’il voulait d’abord vérifier que l’endroit acceptait sa présence. Il fit exactement la même chose cette fois-ci. Il resta immobile quelques secondes, puis referma la porte derrière lui.

— Bonjour, Elwira.

Je déposai mon pinceau sur son support en céramique.

— Bonjour, Jacek.

Je m’étais préparée à cette rencontre, mais je n’avais pas prévu à quel point nos prénoms sonneraient normalement. Trente ans plus tôt, nous les prononcions autrement. À l’époque, un seul mot pouvait prolonger une soirée, et une simple salutation n’était pas le début d’une conversation, mais la promesse que nous nous reverrions. À présent, une table de travail, quelques étagères remplies de céramiques et toute une collection de choses que je n’avais aucune intention d’expliquer à la première occasion nous séparaient.

Jacek retira son manteau. Il avait cinquante-deux ans, quelques mèches grises aux tempes et un visage sur lequel le temps avait laissé des marques plus visibles que sur le mien. Il ne cherchait pas à les dissimuler. Il était mince, ses mouvements étaient tranquilles et ses mains avaient toujours

l'apparence de celles d'un homme habitué à tenir un appareil photo. De longs doigts, des ongles courts, une petite callosité sur le pouce de la main droite. Je m'en souvenais. Je ne voulais pas m'en souvenir, mais je m'en souvenais.

— Rien n'a changé, dit-il en regardant autour de lui.

— Ce n'est pas vrai. Les outils, l'équipement, l'installation électrique et la moitié du mobilier ont changé.

— Je parlais de la lumière.

Je regardai la grande fenêtre qui donnait sur une petite rue latérale. À travers les vitres entrait la pâle lumière du soleil de novembre. En effet, la lumière ressemblait à celle d'autrefois, mais je n'avais aucune intention de l'aider à développer cette pensée.

— La lumière change plusieurs fois par jour, répondis-je. C'est l'un de ses avantages.

Il esquissa un sourire. Il n'avait pas l'air vexé. Plutôt celui de quelqu'un qui avait accepté la première remarque et qui attendait de voir si la suivante serait aussi pertinente.

— Tu n'as toujours pas perdu l'habitude de ne pas laisser facilement ton interlocuteur gagner.

— Je ne savais pas que nous étions venus pour nous affronter.

— Nous ne le sommes pas ?

— Tu es venu parler de l'album. Moi, je suis venue travailler. Je propose que nous gardions tous les deux notre objectif à l'esprit.

Jacek acquiesça et posa sur la table son sac photo en cuir. Il ne l'ouvrit pas tout de suite. Il sortit d'abord un carnet, quelques pages imprimées et une fine chemise contenant des documents. Puis il s'assit en face de moi, en laissant

suffisamment d'espace entre nous pour ne pas empiéter sur ma zone de travail.

— Marta m'a transmis tes remarques, dit-il. Deux jours par semaine, aucune photographie sans accord préalable et validation complète du texte concernant ton travail.

— Ce sont des conditions élémentaires, pas des privilèges particuliers.

— Je suis d'accord. J'aimerais simplement ajouter une chose.

J'appuyai mes avant-bras sur le plateau de la table.

— Je t'écoute.

— Je ne veux pas réaliser un album de plus avec des portraits de personnes debout à côté de leurs outils, regardant droit dans l'objectif. Ce qui m'intéresse, c'est le processus. Tout ce qui se passe entre le début du travail et l'objet terminé.

— Dans ce cas, nous sommes sur la même longueur d'onde. Je n'aime pas les photos posées.

— Je m'en souviens.

Ce seul mot resta suspendu entre nous avec une familiarité dont personne ne l'avait invité à faire preuve.

— On peut se souvenir de beaucoup de choses, dis-je. Elles ne sont pas toutes utiles.

Il m'observa un peu plus attentivement pendant un instant. Puis il ouvrit son carnet.

— J'aimerais voir comment tu travailles. Pas seulement les objets terminés. Aussi ceux qui sont en cours de restauration, avec leurs lacunes, leurs fissures et les traces de réparations précédentes.

— À condition que leurs propriétaires donnent leur accord.

— Bien entendu.

— Et à condition que tu ne touches à rien sans demander.

— Je ne suis pas aussi imprudent que tu le penses.

— Je n'ai pas dit que tu l'étais.

— Mais tu l'as pensé.

Je ne répondis pas. À la place, je fis glisser vers lui une feuille contenant le calendrier provisoire du projet.

— L'album doit montrer l'artisanat contemporain. Pas une exposition d'objets accompagnés de légendes expliquant qu'autrefois, les gens savaient encore fabriquer des choses de leurs mains. Je veux qu'il y ait de la place pour les décisions, les techniques, le coût des matériaux et les problèmes qui ne peuvent pas toujours être résolus. Un atelier n'est pas un musée. Et moi non plus, je ne suis pas une pièce d'exposition.

Jacek baissa les yeux vers la feuille.

— Je n'ai pas l'intention de faire de toi une pièce d'exposition.

— Tant mieux.

— Même si je reconnais que tu as un don particulier pour placer ton interlocuteur du bon côté de la table.

— C'est une table de travail. Chacun a sa place ici.

Il fit glisser son doigt le long du calendrier, s'arrêtant sur le chapitre prévu concernant la restauration de la céramique.

— J'aimerais que ta contribution soit l'un des éléments principaux de l'album.

— Pourquoi ?

— Parce que ton travail montre bien que l'artisanat ne consiste pas uniquement à créer de nouvelles choses.

— C'est raisonnable.

— Et puis, tu as toujours eu une patience particulière pour les objets que les autres considéraient comme irrécupérables.

Je n'aimais pas qu'il puisse aussi facilement mêler une observation professionnelle à une connaissance personnelle. D'un autre côté, il était difficile de lui donner tort. Je travaillais avec la céramique parce que je m'intéressais à ce qu'il était possible de sauver sans prétendre que rien ne s'était passé. Toutes les lacunes ne pouvaient pas être comblées. Toutes les réparations ne devaient pas être dissimulées. Parfois, la solution la plus honnête consistait à laisser une trace visible.

— Je veux que les photographies montrent aussi les méthodes contemporaines, dis-je. Pas uniquement les techniques traditionnelles qu'on nous enseignait à nos débuts.

— Nous pouvons le faire.

— Et je ne veux pas de légendes du genre « Un savoir-faire ancestral entre les mains d'une maîtresse artisan ». Je ne suis pas une maîtresse artisan sortie d'un conte populaire.

— Alors, qui es-tu ?

La question était posée calmement, mais pendant un instant, je ne trouvai aucune réponse qui ne ressemble pas à une formule tirée de la présentation de mon site internet.

— Je suis restauratrice de céramique. Je dirige mon propre atelier et j'ai l'intention de l'agrandir.

— Je connais tes projets d'agrandissement.

— Comment ça ?

— Marta m'en a parlé.

— Dans ce cas, tu sais aussi que c'est important pour moi.

— Je le sais.

Il referma son carnet. Pendant un court instant, nous nous regardâmes sans nous presser. J'avais l'impression qu'il essayait de reconnaître ce qui restait de la femme qu'il avait connue. Rien d'extraordinaire à cela. Je faisais exactement la même chose, même si je m'efforçais de ne pas me l'avouer, y compris à moi-même.

— J'ai apporté quelque chose, dit-il finalement.

Il ouvrit son sac et en sortit son appareil photo. Il était plus petit que je ne l'avais imaginé, professionnel, mais sans objectif démesurément imposant. Puis il fouilla dans une poche latérale et en tira une enveloppe plate.

— Cela ne fait pas partie du projet, expliqua-t-il. Je me suis dit que tu aimerais peut-être voir.

Je ne la pris pas.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une photographie.

— Laquelle ?

— Une photo de Kazimierz. Des ateliers où nous nous sommes rencontrés.

Je regardai l'enveloppe pendant un instant, comme si elle pouvait contenir quelque chose de bien plus embarrassant qu'une simple photographie. Je me souvenais de cet été, même si certains détails s'étaient effacés avec le temps. Il

faisait chaud, l'atelier sentait l'argile cuite, et j'avais dix-huit ans, avec la conviction que le monde pouvait être organisé selon mon propre projet. Jacek était alors un jeune photographe venu documenter les ateliers. Il avait vingt-deux ans et ne se séparait jamais de son appareil, même pendant les pauses.

— Tu les as gardées ? demandai-je.

— Quelques-unes.

— Je ne le savais pas.

— Je ne les ai montrées à personne.

Je ne répondis pas tout de suite. Finalement, je pris l'enveloppe et en sortis le tirage.

Sur la photographie, j'étais assise devant un tour de potier. Mes cheveux étaient attachés à la hâte, mes manches retroussées et une trace d'argile marquait ma joue. Je ne regardais pas l'objectif. J'étais concentrée sur le récipient dont je régularisais le bord. Je me souvenais de cette journée, même si je ne me rappelais pas le moment précis où la photo avait été prise.

J'étais jeune, mais je n'avais pas l'air d'une personne qui attendait le jugement de quelqu'un d'autre. J'avais mon activité, mon univers et l'expression de quelqu'un convaincu que tout était possible, à condition de trouver le bon outil.

— C'est une belle photo, dis-je.

— Je l'ai toujours pensé.

Je retournai le tirage. Une date était inscrite au dos.

— Pourquoi me la montres-tu ?

— Je me suis dit que tu aimerais peut-être l'avoir.

— Et toi ?

— J’en ai une version numérisée.

— Ce n’est pas une réponse.

Pendant un instant, il eut l’air de vouloir dire quelque chose, mais il finit par hausser les épaules.

— Je n’ai pas besoin de deux exemplaires.

Je posai la photographie sur la table, sans la remettre dans son enveloppe.

— Merci. Je vais réfléchir à la question de savoir si je veux la garder.

Il n’essaya pas de me convaincre. C’était plutôt surprenant. Autrefois, il était capable d’argumenter avec tant de conviction qu’on finissait par se demander si l’on avait réellement eu une opinion personnelle au départ.

Nous passâmes ensuite aux détails pratiques. Nous discutâmes du nombre de séances, de la méthode d’archivage des photographies et du calendrier des entretiens avec les autres participants. Jacek proposa d’organiser la première séance dans mon atelier avant la fin du mois. Je refusai, en expliquant que je n’allais pas bouleverser les travaux déjà programmés simplement parce que la fondation avait envie d’accélérer la publication. Je proposai une autre date.

Il l’accepta sans discuter.

— Dans ce cas, nous commencerons par documenter ton travail en cours, dit-il. Sans portraits.

— C’est un début raisonnable.

— Et ensuite, nous verrons.

— Je n’aime pas les sous-entendus dans les contrats.

— Je ne parle pas du contrat.

Je levai les yeux.

— Alors de quoi parles-tu ?

— De la façon dont nous allons travailler ensemble.

Sa voix était calme, mais son regard laissait apparaître quelque chose que je ne pouvais pas confondre avec un simple intérêt professionnel. Ce n'était pas insistant. Plutôt prudent, comme s'il vérifiait lui-même s'il avait le droit de laisser un peu d'espace personnel entre nous.

— Nous verrons, répondis-je.

Il rassembla les documents et les rangea dans son sac. Lorsqu'il se leva, je remarquai que la photographie était toujours sur la table. Il ne la reprit pas. Il ne demanda pas non plus s'il pouvait la laisser.

— Cela m'a fait plaisir de te revoir, dit-il.

— Ce n'est que le début de notre collaboration.

— Je ne parlais pas du projet.

Je ne voulais pas répondre à cette phrase. À la place, je m'approchai de la porte et l'ouvris devant lui.

— À la semaine prochaine.

— À la semaine prochaine, Elwira.

Cette fois, il ne s'arrêta pas sur le seuil. Il sortit et je refermai la porte. Pendant un instant, j'écoutai ses pas s'éloigner. Ce n'est qu'ensuite que je retournai à la table.

La photographie reposait à côté de mes notes. Je la pris et observai encore une fois la jeune fille devant le tour. Elle ne me faisait pas penser à quelqu'un que je devais retrouver. Elle faisait simplement partie de moi, au même titre que la femme qui dirigeait aujourd'hui un atelier, payait ses factures et préparait les années à venir.

Je glissai la photo dans son enveloppe et la rangeai dans le tiroir où je conservais mes documents.

Je n'avais pas l'intention de jeter le passé. Je n'avais pas non plus l'intention de laisser quelqu'un d'autre choisir quels fragments de celui-ci devaient raconter mon histoire.

Ce soir-là, alors que je terminais le travail sur le carreau, Marta m'appela. Elle voulait savoir si notre première rencontre s'était bien passée.

— Professionnellement, répondis-je.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que nous avons défini le calendrier et le périmètre du travail.

— Elwira.

— Marta.

Elle soupira.

— Très bien. Je ne poserai pas de questions.

— Merci.

— Mais je dois te dire que Jacek était content.

— De quoi ?

— Que tu aies accepté.

Je regardai le tiroir dans lequel j'avais rangé la photographie.

— Tant mieux pour lui. Moi, je suis contente que nous ayons réussi à fixer les règles.

Après notre conversation, je retournai à mon travail. Pendant la demi-heure qui suivit, je ne pensai pas à Jacek. Du moins, c'est ce que je me répétai.

Lorsque j'éteignis la lumière, je savais déjà que notre prochaine rencontre serait plus difficile. Non pas parce que je ne savais pas lui parler. Au contraire. Je connaissais sa façon de s'exprimer, ses pauses, ce sourire qui apparaissait aux moments les moins appropriés. Je savais quand il plaisantait et quand il désirait réellement quelque chose.

Le problème, c'était que je ne savais pas si j'étais encore capable de faire la différence entre l'homme que j'avais connu et celui dont je me souvenais.

Chapitre 2 - Les conditions de la proximité

Le lendemain matin, Jacek m'appela.

Je ne m'attendais pas à recevoir de ses nouvelles aussi rapidement. J'étais en train de préparer mon poste de travail pour restaurer une petite coupe lorsque son nom s'afficha sur l'écran. Pendant quelques secondes, je me demandai si je devais répondre immédiatement ou attendre d'avoir terminé de mesurer les composants de la pâte de restauration. Je choisis la deuxième option. Je n'allais pas interrompre mon travail simplement parce qu'un homme avec lequel j'avais autrefois partagé ma vie venait de m'appeler.

Je le rappelai un quart d'heure plus tard.

— Bonjour, dit-il.

— Bonjour. Il s'est passé quelque chose ?

— Non. Je voulais savoir si tu aurais un peu de temps aujourd'hui pour discuter.

— Hier, nous avons parlé pendant presque deux heures.

— Hier, nous avons parlé de l'album.

— Et aujourd'hui ?

— De quelques détails que nous n'avons pas eu le temps de régler. Nous pourrions aussi examiner les documents concernant les participants au projet.

— Nous n'avons même pas encore reçu tous les documents.

— Je sais. Je voulais simplement savoir si nous pouvions nous retrouver ailleurs que dans ton atelier. Sans horloge au-dessus de nos têtes et sans tes outils entre nous.

Cette dernière phrase avait été prononcée avec une telle désinvolture que je ne pouvais pas faire semblant de ne pas l'avoir remarquée.

— Les outils ne me dérangent pas.

— Je m'en doutais.

— Je suis disponible après quinze heures. Mais pas pour toute la journée.

— Une heure suffira.

— Nous verrons.

Nous convînmes de nous retrouver dans un petit café non loin de la place du marché. Je le connaissais bien. Il m'arrivait d'y passer après avoir fait quelques achats, même si je prenais plus souvent mon café à emporter. Je ne voulais pas choisir un endroit qui aurait pu suggérer quelque chose de plus que ce que j'avais l'intention de proposer. D'un autre côté, je n'allais pas non plus prétendre qu'une rencontre avec un ancien compagnon était une simple réunion d'équipe autour d'un projet.

Je passai le reste de la matinée à travailler sans difficulté particulière. Ce n'est qu'au moment de retirer mon tablier avant de sortir que je réalisai avoir choisi une chemise que je n'avais pas portée depuis plusieurs semaines. Elle était bleu marine, sobre et tombait bien sur mes épaules. Il n'y avait rien de particulier à cela. Je n'avais pas l'intention de me changer pour Jacek. Je ne voulais simplement pas aller au café avec des vêtements couverts de traces d'argile et de produits de restauration.

Je me répétai cela en fermant l'atelier.

Jacek m'attendait déjà. Il était assis à une petite table près de la fenêtre, devant laquelle se trouvait une tasse d'expresso. Il portait un pull sombre et une chemise dont le bouton supérieur était ouvert. Il n'avait pas l'air d'un homme qui s'était spécialement préparé pour notre rendez-vous, mais je remarquai qu'il s'était rasé de plus près que la veille. Lorsqu'il m'aperçut, il se leva.

— Ponctuelle, dit-il.

— Toi aussi.

— C'est plutôt bon signe.

— Je ne tirerais pas encore de telles conclusions.

Il sourit et recula ma chaise. Le geste était naturel, sans politesse excessive. Je m'assis, posai mon sac à côté de moi et commandai un thé. Jacek proposa de commander quelque chose à manger, mais je refusai. Je n'avais pas faim.

— Hier, nous n'avons pas eu le temps de régler quelques questions, commença-t-il lorsque la serveuse se fut éloignée. J'aimerais que la répartition des responsabilités soit claire.

— Très bien. Je suis responsable du contenu technique concernant la restauration et des contacts avec les personnes qui accepteront de nous confier leurs objets. Toi, tu t'occupes des photographies, de la sélection des images et de la préparation d'une proposition de mise en page.

— C'est bien ça.

— Nous validons les textes ensemble, mais tu dois me consulter avant toute publication d'informations concernant mon travail.

— Cela ne me pose aucun problème.

— Et tu ne me photographies pas sans m'avoir prévenue.

Jacek leva les yeux de son carnet.

— Même si, par hasard, tu es en train de faire quelque chose d'intéressant ?

— Surtout dans ce cas.

— Je comprends.

— Je ne veux pas découvrir après coup que je figure sur une photographie que je n'ai jamais vue.

— C'est tout à fait légitime.

Il prit quelques notes. Je remarquai qu'il n'essayait de négocier aucune de mes conditions. Peut-être s'attendait-il à ce que je sois plus ferme. Peut-être avait-il réellement compris qu'après trente ans, j'avais le droit de fixer mes limites sans avoir à justifier chacune d'elles.

— Et qu'en est-il de l'entretien à propos de toi ? demanda-t-il.

— Dans quel sens ?

— Dans l'album. Nous ne pouvons pas présenter ton travail uniquement à travers les techniques. Nous avons également besoin de ton histoire.

— Je ne veux pas d'autobiographie.

— Je ne te propose pas d'écrire une autobiographie. J'aimerais savoir comment tu en es arrivée là où tu es aujourd'hui.

— C'est une longue histoire.

— Nous avons plusieurs semaines devant nous.

— Et je n'ai pas l'intention de tout raconter.

— Tu n’y es pas obligée.

Je l’observai. Il soutint mon regard avec calme. Il n’y avait aucune impatience dans ses yeux. À vrai dire, c’était précisément ce calme chez Jacek qui avait toujours eu le don de me désarmer. Ce n’était pas une absence d’émotions. Il en avait bien plus qu’il n’en montrait, mais il ne forçait pas les autres à y réagir immédiatement. Il savait écouter lorsqu’il voulait réellement entendre une réponse. Le problème, c’est que parfois, il considérait un peu trop vite qu’il la connaissait déjà.

— J’ai commencé à travailler la céramique parce que je m’intéressais à la durée pendant laquelle un objet pouvait conserver les traces de la personne qui l’avait créé, dis-je. Ensuite, j’ai découvert que ce qui m’intéressait encore davantage, c’était ce qu’on pouvait faire lorsqu’un objet était endommagé. Il ne s’agit pas de lui rendre une apparence parfaite. Il s’agit de lui permettre de continuer à exister, tout en faisant en sorte que la réparation soit honnête.

— C’est pour cela que tu n’aimes pas dissimuler les parties restaurées ?

— Exactement. Il n’est pas toujours possible de reconstituer le fragment d’origine. Si nous inventons quelque chose pour le remplacer, nous devons être capables de le montrer.

— C’est une bonne règle.

— Elle n’est pas toujours facile à faire accepter aux clients.

— Les gens préfèrent parfois croire que rien ne s’est passé.

— Et toi ?